

L@ lettre tourangelle

MARS 2024

Édito

Par Lucie Vuillard

Les temps modernes

On se souvient de Charlot dans *Les temps modernes* et de son spectaculaire *burn out* devant une chaîne de boulons à visser. Le film date de 1936 et Chaplin y fait une critique drôle mais implacable du taylorisme alors en plein essor.

Il faut dire que Taylor ne mâchait pas ses mots lorsqu'il prônait une « organisation scientifique » du travail. « Un homme de l'intelligence d'un travailleur moyen peut être dressé au travail le plus délicat et le plus difficile s'il se répète suffisamment, et sa mentalité inférieure le rend plus apte que l'ajusteur à subir la monotonie de la répétition »[1].

Pour Taylor, l'amélioration du rendement de l'ouvrier passe par la rationalisation des tâches, le séquençage, et une étude minutieuse et chronométrée des moindres gestes afin de supprimer tout le superflu et rentabiliser au maximum le travail de l'ouvrier. Le but étant l'augmentation du bénéfice « jusqu'à ce qu'il devienne si considérable qu'il n'est plus nécessaire de se quereller pour savoir comment il sera partagé »[2], noble objectif.



Mais avant tout, cette organisation scientifique du travail repose sur une chose essentielle, il faut que : « patrons et ouvriers admettent que la recherche scientifique et l'examen de faits précis se substituent au jugement ou à l'opinion de l'ouvrier et du contremaître, dans tout ce qui concerne le travail de l'atelier »[3], c'est-à-dire qu'il faut qu'ils admettent que le vécu singulier et la parole de chacun ne comptent pas, qu'ils sont remplacés par l'objectivité scientifique : le chiffre.

Et on peut dire que cette méthode de management, cette logique du séquençage, du rendement et du silence s'est raffinée avec le temps et s'est étendue bien au-delà des usines, jusque dans les lieux où on ne produit rien. Entendre ce que l'autre a à dire est devenu inutile car la méthode scientifique n'en a pas besoin pour fonctionner, d'ailleurs les mots eux-mêmes viennent à manquer, la langue est passée au tamis du discours économique, statistique et marketing, « nettoyée de tout prolongement dans la subjectivité ». Ainsi, « les bougés de la langue ont, en effaçant les mots, engendré une zone de silence »[4], écrit René Fiori.

Tout cela n'est pas sans effets pour celui qui y est soumis. « La souffrance au travail est le signe d'une tragédie sociale. Parce qu'elle est tragique, elle concerne la psychanalyse : elle est une figure de la détresse contemporaine. » [5] Dans le vif de cette actualité, le Séminaire Clinique de Touraine accueillera René Fiori et Anne Ganivet-Poumellec, fondateurs de l'association *Souffrances au Travail*.

En attendant de vous y retrouver, nous vous proposons de découvrir cette nouvelle Lettre Tourangelle.

[1] – Taylor F.-W., *La direction des ateliers*, Paris, Dunod, 1923, p.9.

[2] – Taylor F.-W., *Ce que Taylor dit de sa méthode*, Clermont-Ferrand, Éditions Michelin, 1927, p.6.

[3] – *Ibid.*, p.6.

[4] – Fiori R., « L'association Souffrances Au Travail, clinique d'une création », in *Souffrances au travail*, Association Souffrances au travail, 2012, p.17.

[5] – Leguil F., Postface de *Souffrances au travail*, op.cit. p.123.

Sommaire :

- *L'ère du toxique*, de Clotilde Leguil

par Valérie Binard

- *Lacan et les nœuds : corps vivant, corps jouissant, corps parlant*, d'Anne Colombel-Plouzenec

par Solenne Daniel

- *Le cartel et le savoir inconscient*

par Isabelle Buillit

- *Dépathologisation, à propos de la conférence de Solenne Albert*

par Lucie Vuillard

- *Lumières d'une exposition, à propos de Lacan, l'exposition. Quand l'art rencontre la psychanalyse.*

par Jocelyne Haffner

- *L'agenda*

L'ère du toxique, de Clotilde Leguil

Par Valérie Binard

Dans son dernier essai, *L'ère du toxique. Essai sur le nouveau malaise dans la civilisation* [1], Clotilde Leguil, psychanalyste, membre de l'École de la Cause freudienne, cherche à interpréter le mot « toxique », ce nouveau signifiant de la modernité et prolonge en quelque sorte la réflexion de son essai précédent *Céder n'est pas consentir* [2] sur ce qui peut pousser un sujet à « se laisser faire » sans consentir.

« Je me suis aperçue, écrit Clotilde Leguil, que ce terme creusait véritablement sa place dans la langue et qu'il venait dire quelque chose de réel, qu'il était pourtant difficile d'élucider. » [3] « On dit « toxique » pour dire la proximité trop grande d'un parent avec son enfant, pour dire les ravages après coup d'une relation amoureuse, on dit « toxique » pour dire les expériences où l'on s'est malmené, maltraité, forcé soi-même. On dit « toxique » pour essayer de dire que « là, c'est trop ». » [4]

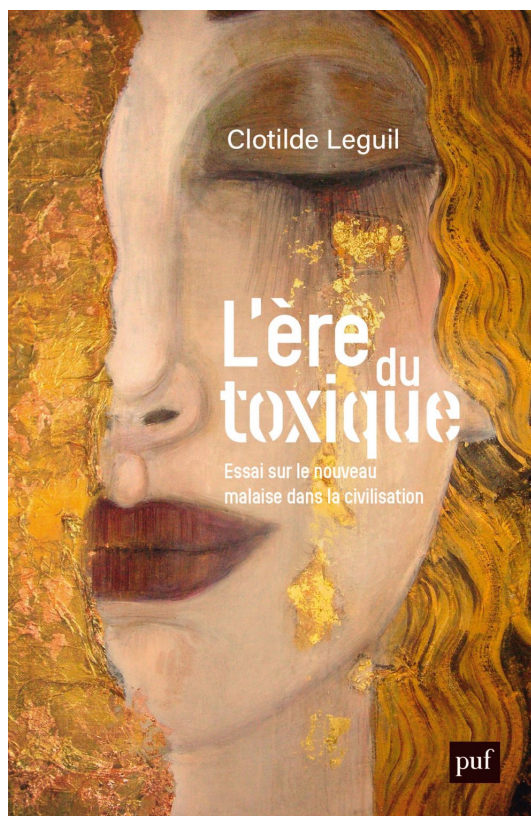
Le toxique est devenu une « métaphore » dans la clinique et le discours courant.

Du sens propre concernant les paradis artificiels, les stupéfiants et les substances toxiques, nous sommes passés, au XXI^e siècle, à l'intoxication du sujet par un discours qui s'imisce en lui, à l'encontre de son désir et de sa vitalité.

Au carrefour du vivant de la planète et de la vie intime, le toxique vient dire l'irrespirable de notre moment.

Clotilde Leguil revient à l'étymologie grecque du *toxikon* qui désignait dans l'antiquité, un poison dont les Barbares imprégnaient leurs flèches à la chasse et aussi à la guerre. Elle interprète le « toxique » aujourd'hui, comme si le rapport à l'autre pouvait prendre la forme de cette flèche qui se plante dans la chair, inocule un poison donnant dans un premier temps du plaisir puis peu à peu une forme d'angoisse. C'est un point de forçage que l'on éprouve mais que l'on n'identifie pas.

« Le toxique est le nom de cette chose qui m'amène à découvrir en moi un autre sujet que celui de la conscience, un autre sujet que celui de la parole et du langage, un sujet de la jouissance. » [5] Au XXI^e siècle, le toxique serait ainsi le nom de ce que Jacques Lacan appelle la jouissance, terme qui englobe ce que Freud avait repéré comme deux tendances cherchant la satisfaction, la libido et la pulsion de mort.



Clotilde Leguil traduit aussi le toxique en nous, depuis la dimension du Surmoi au sens lacanien, l'instance qui nous impose un sens du devoir mais aussi une jouissance nocive. « Profondément injuste, le surmoi est d'autant plus avide d'obéissance, que le sujet est soucieux de bien faire. » [6]

À la fin de son ouvrage, Clotilde Leguil rappelle la naissance de la psychanalyse au moment où Freud, à partir de son rêve, celui de l'injection faite à Irma, découvre le désir inconscient.

Dans l'expérience d'une analyse, il s'agit d'explorer l'effet de tourment, de sujétion de certaines paroles qui ont empoisonné notre rapport à la vie.

Cet essai remarquable trouve un « antidote » au toxique, par le désir qui fait la place au manque. C'est le « désir de savoir » qui peut faire limite « à cette chose insondable, entre douleur et plaisir mystérieux, qu'est le toxique » [7] et nous propulser du côté de ce qui rend vivant. Le désir comme une forme de respiration nouvelle...

[1] - Leguil C., *L'ère du toxique*, Paris, PUF, 2023.

[2] - Leguil C., *Céder n'est pas consentir. Une approche clinique et politique du consentement*, Paris, PUF, 2021.

[3] - Leguil C., *L'ère du toxique*, p. 22.

[4] - *ibid.*, p. 21.

[5] - *ibid.*, p. 10.

[6] - *ibid.*, p. 95.

[7] - *ibid.*, p. 191.

Lacan et les nœuds : corps vivant, corps jouissant, corps parlant, d'Anne Colombel-Plouzennec

Par Solenne Daniel

Ce livre est issu d'un travail de thèse, réalisé par l'autrice Anne Colombel-Plouzennec au sein du département de psychanalyse de Paris 8. C'est à la fois dans le cadre de sa pratique de psychologue, de psychanalyste et dans le cadre de ses recherches, qu'il lui est apparu que les nœuds de Lacan constituaient un apport décisif tant politique que clinique. « Si les questions afférentes au parlêtre sont aujourd'hui très actuelles dans le champ de la psychanalyse lacanienne, cette approche par les nœuds au sens d'une pragmatique du nouage, n'est sans doute pas exploitée à sa mesure, c'est-à-dire en tant que seul outil avancé par Lacan pour attraper ce qu'il en est de l'expérience humaine. »[1]



Lacan a toujours eu le souci de composer avec ce qui échappe, ce qui échappe au discours, ce qui échappe au savoir. Il a utilisé et exploré la logique jusqu'à que celle-ci ne suffise plus et qu'une autre approche s'impose : celle des nœuds. Ainsi, à la fin de son enseignement, c'est par le nœud borroméen, où les trois anneaux du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire viennent s'accrocher les uns dans les autres pour tenir ensemble, que Lacan choisit de représenter la structure du sujet.

Cette approche devient nécessaire pour appréhender l'illisible. L'illisible, c'est précisément pour Lacan, ce qu'il situe à la conjonction de deux registres radicalement hétérogènes que sont le corps et le langage. Lacan précise ainsi comment la vie tient à la prise du corps vivant dans le langage. Ceci constitue la première partie de ce livre, où Anne Colombel-Plouzennec nous précise comment le signifiant marque le corps, un signifiant inaccessible, opérant un trou dans le corps, un trou d'où *ex-siste* une jouissance. Puis, dans la deuxième partie de ce texte vous pourrez découvrir la manière dont cette réponse se noue pour chaque parlêtre. Anne Colombel-Plouzennec y a suivi Lacan pas à pas pour faire entendre une solution qui permette que le nouage en tant que tel advienne : une solution borroméenne ou, lorsqu'il y a un défaut de nouage, une autre solution avec ou sans agrafe.

Cette topologie des nœuds proposée par Lacan et explicitée de manière très didactique par l'autrice nous permet de nous orienter dans une nouvelle acception de l'inconscient comme nouage, nouage du registre de l'expérience du parlêtre que sont les registres du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire.

Qu'est-ce qui fait pour un parlêtre que ce nouage tient ou ne tient pas ? Ici pas de standard, mais avec ce livre, Anne Colombel-Plouzennec nous permet d'appréhender cette topologie des nœuds et de mettre en exergue ce qu'il y a, pour chacun de nous, de plus éminemment singulier.

[1] – Colombel-Plouzennec A., *Lacan et les nœuds, Corps vivant, corps jouissant, corps parlant*, Presses Universitaires de Vincennes, 2023, p.9.

Le cartel et le savoir inconscient

Par Isabelle Buillit

En 1978, dans un très court texte paru dans *Ornicar*, Lacan pose cette question à propos de la psychanalyse : « comment faire pour enseigner ce qui ne s'enseigne pas ? »^[1]. On reconnaît ici le style de Lacan : il formule une contradiction, énonce un point d'impossible.

Pourquoi la psychanalyse ne s'enseigne-t-elle pas ? Elle est d'abord une pratique, une expérience de parole où l'on ne sait pas ce que l'on dit. Ce que l'on ne sait pas, c'est le savoir inconscient. En cela, le savoir a une place particulière en psychanalyse : il est refoulé. Si la psychanalyse ne s'enseigne pas, il y a pourtant bien une démonstration à

faire, un enseignement à inventer. Lacan indique « qu'à se confronter à son impossible l'enseignement se renouvelle, se constate »[2].

Pour étudier la psychanalyse, Lacan a inventé un dispositif spécifique : le cartel. Dans un cartel, ce savoir qui ne s'enseigne pas, chacun l'élabore au un par un, à partir de sa question. Il s'agit de produire un savoir nouveau pour chacun. La psychanalyse est la seule discipline pour laquelle le savoir n'est pas directement accessible et qui concerne le plus intime de chacun. Raison pour laquelle il n'y a pas de diplôme de psychanalyse. Le discours de l'analyste, envers du discours du maître, est le seul qui ne soit pas un discours de domination, le savoir y est en place de vérité, sous la barre.

On retrouve cela dans le cartel : le plus-un ne fait pas le maître. « En tant que maître, il ne peut jamais mettre au travail que du savoir déjà là »[3]. Il n'est pas détenteur d'un savoir magistral. Et pour l'ensemble des cartelisants, il s'agit de « faire en sorte que chacun entre [en cartel] avec un trait propre, mis en valeur comme tel. C'est la condition pour avoir un travail qui produise du savoir »[4].

C'est ce que l'on a pu entendre en décembre dernier à Tours : quatre cartelisantes ont exposé le produit de leurs travaux sur le Séminaire V « *Les formations de l'inconscient* ». À cette occasion, nous avons eu la joie d'accueillir Benoît Delarue [5] qui a commenté ces travaux avec rigueur et précision. Chacune a pu ainsi faire entendre quelque chose de sa trouvaille et transmettre le savoir singulier élaboré en cartel.

Cette modalité de travail telle que Lacan l'a conçue préserve la particularité du savoir inconscient, réduit les phénomènes de groupe et réveille notre désir de savoir, un moyen de le garder vivant.

Ajoutons un dernier point. Il m'est arrivé de constater que le cartel avait des résonances dans ma cure et réciproquement. Dans une cure, comme dans un cartel, on va contre la passion de l'ignorance, contre le « n'en rien vouloir savoir » propre au refoulement. Nous voilà poussés par cette question : « Qu'est-ce que ça veut dire ? ».

Pour conclure, citons Dominique Corpelet à propos du cartel comme organe de base de l'École de la Cause freudienne : « cette entité modeste et cependant fondamentale dans la formation de l'analyste qui inscrit son désir de savoir dans une école »[6].

[1] - Lacan J., « Lacan pour Vincennes », *Ornicar* n°17/18, 1979.

[2] - Lacan J., *op.cit.*

[3] - Miller J.-A., Cinq variations sur l'élaboration provoquée, <https://www.causefreudienne.org/textes-fondamentaux/cinq-variations-sur-lelaboration-provoquee/>

[4] - *Ibid.*

[5] - Benoît Delarue est psychanalyste, membre de l'ECF et de l'AMP.

[6] - <https://www.hebdo-blog.fr/une-base/>

Si vous souhaitez constituer un cartel, vous pouvez contacter Isabelle Buillit isabelle.buillit@gmail.com

Dépathologisation, à propos de la conférence de Solenne Albert

Par Lucie Vuillard

« Tout le monde est fou », c'est sous ce titre qui interpelle que vient de se tenir le congrès de l'AMP. En préparation de ces journées, nous avons eu le plaisir d'entendre à Tours Solenne Albert [1] qui a déplié pour nous son approche de ce thème, une approche à la fois clinique, théorique et politique.

Si l'aphorisme de Lacan « tout le monde est fou » date de 1974 [2], il n'en est pas moins d'une grande actualité et se montre « révélateur de ce qui se passe dans la clinique, et [permet] de mieux comprendre une difficulté rencontrée aujourd'hui dans les lieux de soin. » [3]

« Tout le monde » renvoie à un universel, un idéal d'égalité qui est aujourd'hui central. « Dans un tel contexte, l'aphorisme lacanien ne peut être interprété autrement que comme prenant en charge et validant un terme qui a désormais cours : la dépathologisation. » [4]

Si cette dépathologisation a pour mérite de déstigmatiser les personnes souffrant de maladie mentale, elle entraîne cependant « la forclusion de la folie au sein même des hôpitaux », ce qui s'accompagne « d'une volonté féroce de rectification dans le sens d'une normalisation ».

Ainsi, pour cette patiente de S. Albert, les troubles alimentaires viennent occulter pour le corps médical, l'insoutenable auquel elle est confrontée, un corps mort, qui ne lui appartient pas, faute d'une inscription

suffisante dans le symbolique, d'un discours sur lequel s'appuyer.

Avec ce cas, la formule de Jacques- Alain Miller « tous nos discours ne sont que défense face au réel » [5] prend toute sa mesure en ce qu'elle permet de saisir ce dont il s'agit aussi bien du côté de cette patiente, comme ce qui fait défaut, que du côté des soignants, comme ce qui, sous la forme de prescription visant le symptôme ou de conseils en tout genre, vient recouvrir le réel qui se dévoile. « L'accent donné à la santé et à la normalité, relègue l'élément pathos- maladie, folie au second plan et justifie la forclusion, le rejet du réel de la folie. Cela entraîne l'oubli, la mise sous silence de ce qui fait souffrir le patient dans son vécu subjectif. Cette mise au ban de la folie entraîne passages à l'acte, errance, désinsertion, rupture de lien social. » [6]



Par la finesse de sa clinique, Solenne Albert a ainsi pu nous transmettre que « la pratique psychanalytique n'est pas une défense contre le réel »[7] et que malgré la disparition des pathologies, cette clinique orientée reste bien vivante et a toute sa place.

[1] – Solenne Albert est psychanalyste à Nantes, Membre de l'ECF et de l'AMP, Présidente de l'Association des Psychologues Freudiens.

[2] – Lacan J., « Lacan pour Vincennes », *Ornicar* n°17/18, 1979, p.278.

[3] – Albert S., « Rêve ou folie ? », Conférence pour le Séminaire Clinique de Touraine, 20 janvier 2024.

[4] – Miller J.-A., « Tout le monde est fou », texte disponible sur le site du congrès de l'AMP, « [Tout le monde est fou](http://congresamp2024.world) » - (congresamp2024.world)

[5] – *Ibid.*

[6] – Albert S., *op.cit.*

[7] – Caroz G., « Le degré zéro de la folie », texte disponible sur le site du congrès de l'AMP, [Le degré zéro de la folie](http://congresamp2024.world) - (congresamp2024.world)

Lumières d'une exposition, à propos de Lacan, l'exposition. Quand l'art rencontre la psychanalyse. [1]

Par Jocelyne Haffner

Le Centre Pompidou-Metz accueille jusqu'au 24 mai 2024 une grande et belle exposition dont le titre et le thème sonnent comme une ardente invitation à découvrir un univers unique : celui de Lacan dans sa relation singulière au monde de l'art.

Les commissaires de l'exposition Bernard Marcadé et Marie-Laure Bernadac ont pour cet événement, sélectionné plus de 300 œuvres composant un parcours muséal inédit et audacieux. Œuvres de la Renaissance italienne ou flamande, commentées par Lacan dans ses Séminaires, d'autres plus nombreuses, de la période contemporaine, telles que Lacan les rencontra, puis les fit se rencontrer dans sa recherche passionnée sur les liens entre la psychanalyse et l'art. Celles encore que B. Marcadé et M.-L. Bernadac ont ajoutées, témoignant de la modernité de la pensée de J. Lacan. Elles sont pour un temps réunies et mises en regard au sein de cette exposition qui constitue une première dans les univers ici croisés de l'art et de la psychanalyse.

Le catalogue de l'exposition en est un témoignage précieux. On s'y promène au gré des thèmes qui nous sont proposés : œuvres, concepts, artistes chers à Lacan. Plus de cinquante auteurs y ont associé leurs textes. Ceci n'est pas un catalogue, pourrait-on dire en songeant à Magritte [2]. C'est un livre, un recueil tant des œuvres exposées que des textes afférents aux toiles, photos, manuscrits et sculptures, montrés dans leur dissemblance, et comme Lacan l'a souligné dans son Séminaire, confrontés dans leurs résonances multiples.

Lacan, pour qui le tableau était « pensée muette », « cosa mentale » comme le formula avec justesse Léonard de Vinci [3], éleva l'œuvre d'art à la dimension d'objet *a*.

L'œuvre interprète. Ce fut la démonstration de Lacan, contre une conception idéaliste de l'art et à rebours d'une croyance encore vivace dans la psychologie selon laquelle il serait possible d'interpréter les œuvres. Au contraire, pour Lacan, l'œuvre d'art convoque le « regardeur » : « (...) le tableau a quelque chose à voir, en tant qu'écran, avec le fantasme et donc avec la pulsion scopique, cet autre nom pour Lacan de l'objet regard. » [4]

Le titre de l'exposition délivre ainsi le parti pris des concepteurs. Tel le doigt pointé du Saint Jean-Baptiste de Léonard de Vinci, les œuvres d'art nous font signe, une « vérité

se montre », sur la civilisation et son malaise, sur le siècle et ses symptômes, ainsi que le souligne G. Wajcman [5].

Un article consacré à la bibliothèque de Lacan témoigne également de l'intérêt majeur que Lacan portait aux œuvres écrites, aux langues et aux civilisations étrangères. Il fut aussi lecteur des poètes, parfois leur ami, tel Henri Michaux qui écrivait : « Comme fait la nature, la langue en Chine propose à la vue, et ne décide pas. Son peu de syntaxe qui laisse à deviner, à recréer, qui laisse place à la poésie. Du multiple sort l'idée. » Lacan s'initia à la calligraphie, « Ascèse de l'immédiat, de l'éclair »[6].

De ce paysage muséal proposé à notre regard, *Lacan, L'exposition* est donc le livre, unique objet qui restera d'un moment vivant consacré à un trait de l'œuvre de J. Lacan.

[1] - *Lacan, l'exposition. Quand l'art rencontre la psychanalyse*, catalogue d'exposition dirigé par Marie-Laure Bernadac et Bernard Marcadé, associés à Gérard Wajcman et Paz Corona, Coédition Gallimard/Centre Pompidou-Metz, 2024.

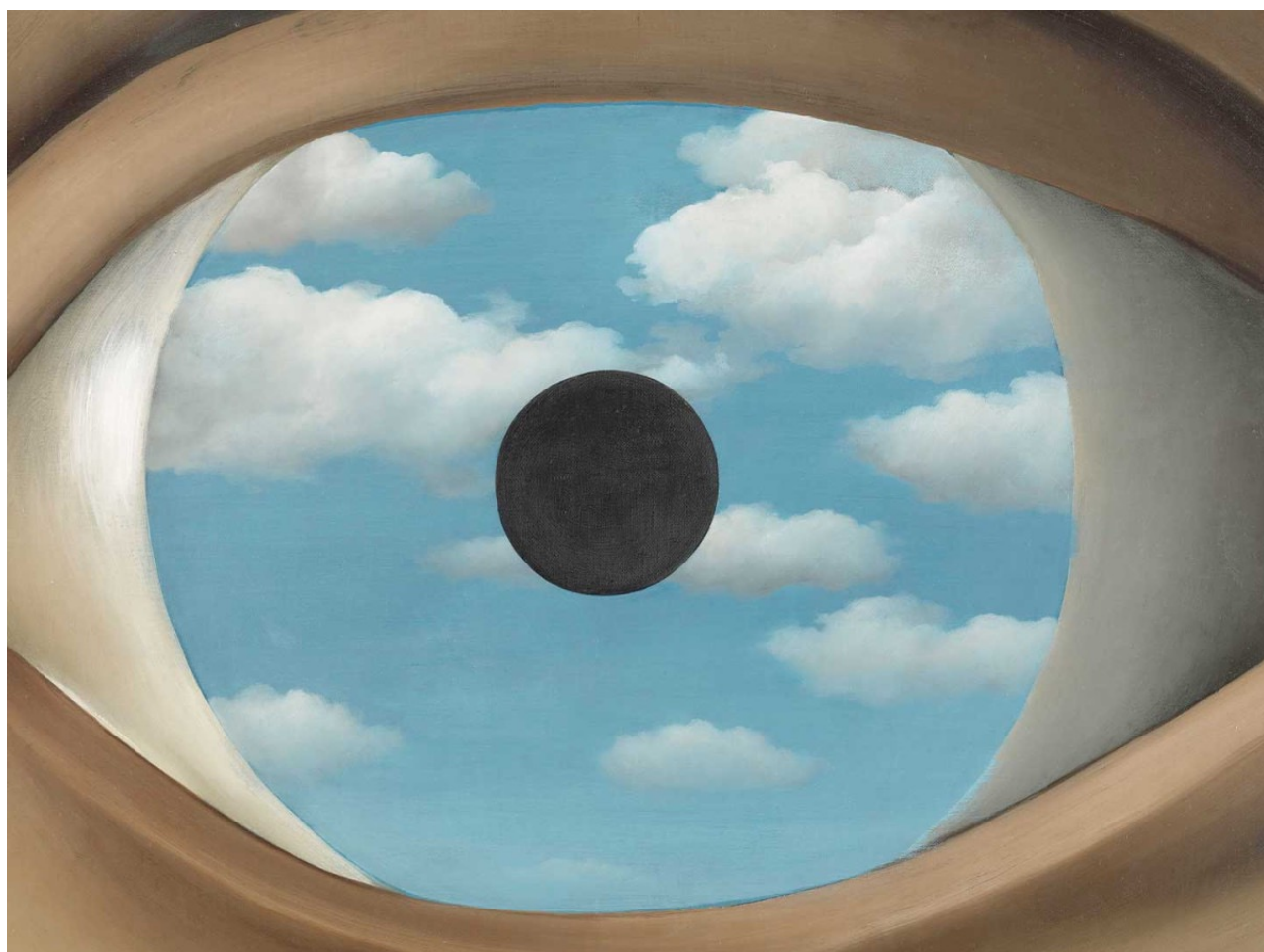
[2] - Magritte R., *La trahison des images (Ceci n'est pas une pipe)*, 1929, Huile sur toile.

[3] - Cité par G. Wajcman p 28, in *Lacan, l'exposition. Quand l'art rencontre la psychanalyse, op.cit.*

[4] - Cité par B. Marcadé p 15.

[5] - Wajcman G., « Lacan, le montreur », *ibid.* p. 31.

[6] - Michaux H., *Affrontements*, Paris, Gallimard, 1986, p.99.



Agenda 2024

Samedi 23 mars

« L'autisme pour tous? »

3e Journée du CERA (Centre d'Etudes et de Recherches sur l'Autisme)


Palais des congrès d'Issy-les Moulineaux

[L'autisme pour tous? - Ecole de la Cause freudienne](#)

11 et 12 mai, à Dublin

« Clinique du regard »

XXIIe Congrès de la NLS

 [SPÉCIAL CONGRÈS NLS 2024 n° 2 / DUBLIN 11-12/05/2024 - AMP-NLS](#)

Jeudi 16 mai

« Fictions et institutions »

Soirée publique du Groupe Lodi avec Christelle Sandras

ITEP L'Éveil, à Tours, de 20h à 22h

Renseignements : ceredalodi@gmail.com

Samedi 25 mai à 14h30

« Souffrances au travail »

Séminaire clinique de Tours

Anne Ganivet-Poumellec et René Fiori

Université de Tours, 3 rue des Tanneurs, entrée Z, RDC Amphi 1

Samedi 25 mai à 10h

« la Logique lacanienne »

Atelier de recherche de Laure Naveau

Université de Tours

(Atelier accessible sur inscription uniquement)

Samedi 15 juin

« Des diagnostics dans la pratique »

Colloque UFORCA

En visioconférence

Les 16 et 17 novembre

« Phrases marquantes »

54e Journées de l'École de la Cause freudienne

Paris, Palais des congrès